



Hanté par la machine

Jean-Noël Lafargue

► **To cite this version:**

Jean-Noël Lafargue. Hanté par la machine. Haunted by algorithms, Presses du Réel, 2016.
<halshs-01321848>

HAL Id: halshs-01321848

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01321848>

Submitted on 26 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Hanté par la machine

1. Machine hantée

À en croire certains transhumanistes, les robots seront un jour considérés comme des personnes à part entière, et l'humanité constatera à quel point elle s'était montrée injuste en les considérant si longtemps comme de simples objets. Sans dire s'il la reprenait à son compte, l'entrepreneur technophile Laurent Alexandre¹ expliquait récemment² le calcul qui soutient cette prédiction : la civilisation occidentale chrétienne a nié autrefois que les femmes, les indiens d'Amérique ou les noirs fussent dotés d'une âme, comme nous le faisons avec les robots aujourd'hui, il est donc inévitable que nous finirons par réparer cette dernière injustice un jour. Ce qui est frappant dans cette démonstration, c'est qu'elle s'appuie sur un concept philosophique et religieux relativement indéfinissable, à savoir l'âme. Censée être distincte du corps matériel, invisible, intangible, l'âme n'en est pas moins pour certains l'élément le plus important d'un être humain, celui qui l'anime et le définit dans sa continuité, son souffle spirituel, son essence. Pour d'autres, le mot désigne même la capacité à ressentir et à penser. Les scientifiques matérialistes jugent le mot délicat à employer, sans utilité autre que poétique, voire absurde. D'aucuns diront même que le vrai progrès humain n'est pas d'accepter que ceux à qui les gens du Moyen-âge refusaient une âme en soient désormais dotés, mais d'admettre que personne n'en a, ou en tout cas que rien dans notre esprit n'est distinct de son substrat matériel, le corps. C'est ce qu'écrivait Julien Offray de La Mettrie (1709-1751), pour qui l'âme humaine n'est pas dissociable du corps. Il le démontrait entre autres par le constat que l'un et l'autre connaissent l'épuisement simultanément :

L'Ame & le Corps s'endorment ensemble. A mesure que le mouvement du sang se calme, un doux sentiment de paix & de tranquillité se répand dans toute la Machine; l'Ame se sent mollement s'appesantir avec les paupières & s'affaïsser avec les fibres du cerveau: elle devient ainsi peu à peu comme paralitique, avec tous les muscles du corps. Ceux-ci ne peuvent plus porter le poids de la tête; celle-là ne peut plus soutenir le fardeau de la pensée; elle est dans le Sommeil, comme n'étant point.

Julien Offray de La Mettrie, L'Homme machine (1747)

Ce passage est intéressant car l'endormissement et les phases qui précèdent le sommeil dit "paradoxal" (où le corps connaît un regain intense d'activité, notamment cérébrale, puisque c'est à ce moment que nous rêvons) sont ce que chacun de nous peut puiser de mieux dans son expérience personnelle pour s'imaginer l'état de mort. En disant que l'âme s'endort avec le corps, La Mettrie affirme sans doute aussi que l'âme meurt avec le corps.

Dans la continuation de La Mettrie, le pionnier de l'Intelligence artificielle Marvin Minsky (1927-2016) aimait définir le cerveau comme une "machine de viande" (*meat machine*). Cette image, qui fait du siège de notre intelligence un objet trivial et un peu sale, ouvre la voie au principe d'une conscience artificielle reproductible informatiquement, voire à celui d'un transfert de l'esprit depuis

1 Laurent Alexandre, chirurgien-urologue de formation, est le fondateur du site *Doctissimo* et le créateur de la société de séquençage d'ADN DNAVision. Il est politiquement engagé aux côtés d'Alain Madelin et ses préoccupations rejoignent souvent celles des transhumanistes, notamment l'augmentation de l'espérance de vie par la maîtrise des technologies et de la biologie, mais il n'en manifeste pas moins son inquiétude envers les possibles dérives totalitaires liées à ces questions.

2 *Ce soir ou jamais*, le vendredi 11 mars 2016, France 2

un corps de chair vers un système informatique, opération qui fait aussi partie du programme rêvé par les transhumanistes.

De nombreuses fictions reposent sur l'idée de la machine hantée par un esprit, comme celui d'Any Sowana dans *l'Eve future* (1886), de Villiers de l'Isle-Adam. Sowana est la géniale assistante de Thomas Alva Edison dont l'âme, de manière surnaturelle, anime une gynoïde créée par l'ingénieur de Menlo Park qui souhaitait fabriquer de ses mains la femme parfaite, ce qui dans son idée signifie dénuée esprit, et bien entendu, dotée d'une grande beauté³.

Il existe aussi des versions matérialistes du principe de la machine "investie" d'un esprit, comme dans *La Poupée sanglante* (1924), de Gaston Leroux, où le poète Benedict Masson, aussi laid que son âme est belle, guillotiné pour une série de meurtres dont il était innocent, voit son cerveau greffé à un automate à la beauté idéale, Gabriel. Benedict peut alors, bien qu'officiellement mort, venger les crimes dont il avait été accusé⁴.

Que l'explication fournie soit surnaturelle ou rationnelle, de nombreux récits dans lesquels une âme prend possession d'une machine sont assez proches des histoires de revenants que l'on se raconte depuis des millénaires⁵, où les âmes de défunts tourmentées veulent terminer ou perpétuer l'œuvre des vivants qu'elles ont été. C'est ce qui arrive par exemple au journaliste d'investigation Edison Carter dans le téléfilm *Max Headroom : 20 minutes into the future* (1985). Laisse pour mort, Carter voit son cerveau analysé et modélisé informatiquement pour devenir une copie numérique, capable de poursuivre ses enquêtes en circulant entre les réseaux informatiques, et de persécuter ceux à qui il doit son état en prenant le contrôle de chaînes de télévision. Max Headroom s'est ensuite vu consacrer une série cyberpunk très inventive, ainsi qu'une émission de variétés où, depuis des téléviseurs, il interviewait les groupes du moment. On l'a souvent qualifié de premier présentateur en images de synthèse, mais il s'agissait juste d'un acteur portant un masque qui simplifiait les volumes de son visage, dont les plans filmés étaient montés d'une manière caractéristique, souvent imitée depuis, à base de fond animé, de répétitions ou d'interférences.

Continuer à agir après la mort est aussi ce que fait Karl Hochman dans le film *Ghost in the Machine* (Rachel Talalay, 1993) : gravement accidenté, ce tueur en série décède la tête dans un scanner médical, au moment où un violent orage éclate et permet à son esprit malfaisant de s'enfuir par les réseaux électriques pour persister à nuire - on retrouve ici une réminiscence du Frankenstein de Mary Shelley, pour qui l'électricité produite par un éclair avait le pouvoir de rendre la vie.

Dans la série télévisée *Robocop* (1994), Diana Powers, secrétaire de la société OCP, est tuée par ses employeurs. Elle n'en continue pas moins de veiller avec bienveillance sur Alex Murphy/Robocop en devenant NeuroBrain, l'âme holographique de la ville Delta City.

Dans l'épisode *I Robot, you Jane* (1997) de la série *Buffy the vampire Slayer*, une entité démoniaque du quattrocento nommée "Moloch le corrupteur" est magiquement neutralisée par des moines qui l'emprisonnent dans un livre. Par hasard, les pages de ce livre sont scannées dans la bibliothèque du lycée de Sunnydale, permettant au démon de revenir à la vie à l'intérieur du système informatique pour poursuivre son œuvre de manipulateur et de meurtrier.

Citons enfin le savant fou Armin Zola dans *Captain America : Winter Soldier* (Anthony et Joe Russo, 2014). Ce personnage antipathique, membre de HYDRA, une organisation secrète liée au nazisme, a réussi à se faire embaucher par les États-Unis, comme d'autres scientifiques allemands

3 Lord Ewald se plaint de la femme qu'il aime en ces termes : "*Le seul malheur dont soit frappée miss Alicia, c'est la pensée ! — Si elle était privée de toute pensée, je pourrais la comprendre*". On trouve la même motivation misogyne chez les hommes créateurs de gynoïdes dans le roman *Stepford Wives*, par Ira Levin (1972), où, incapables de supporter que leurs épouses fassent preuve d'indépendance, ils préfèrent les transformer en machines. Dans ce pamphlet féministe, c'est bien la veulerie et la lâcheté des hommes qui est critiquée. Il est peu probable que la misogynie des protagonistes de *l'Éve Future* soit à prendre au second degré.

4 Notons que *La poupée sanglante* et sa suite, *La machine à assassiner*, ne constituent pas qu'une histoire précoce de cyborg, ils parlent aussi de fantômes et de vampires, autres moyens de survivre à sa propre mort.

5 Pour s'en convaincre, on peut lire l'anthologie de textes antiques *Paranormale antiquité, la mort et ses démons en Grèce et à Rome*, sélectionnés par Catherine Schneider, éd. *Les Belles lettres* 2011.

recrutés dans le cadre de l'opération Paperclip, mais sans jamais renoncer à ses projets d'origine. Voyant la fin de sa vie approcher, Armin Zola met au point un système informatique gigantesque pour servir de substrat à sa pensée maléfique et lui permettre de continuer d'agir.

Malgré leur caractère fantastique, ces exemples (et on pouvait en trouver bien d'autres) sont intéressants car ils rappellent une évidence : une machine en fonctionnement perpétue les intentions de celui qui l'a créée. Nous pouvons donc affirmer que toute machine est hantée.

2. *L'amour, c'est quand on rencontre quelqu'un qui vous donne de vos nouvelles* (André Breton)

Au milieu des années 1960, Joseph Weizenbaum, un chercheur germano-américain qui était alors employé par le MIT, a conçu un logiciel conversationnel resté célèbre dans l'histoire de l'Intelligence artificielle, nommé ELIZA. Le principe d'ELIZA était astucieux : pour chaque phrase qui lui était dite, le programme répondait par un phrase, généralement une question, qui lui était suggérée par le champ lexical employé. Par exemple, pour une affirmation telle que :

- *je ne m'entends pas du tout avec mon frère*

ELIZA pouvait répondre par :

- *pouvez-vous me parler un peu plus de votre famille ?*

Il pouvait aussi lui arriver de répondre par des phrases passe-partout telles que :

- *Je comprends*

- *Continuez*

- *Pouvez-vous développer cet aspect ?*

...Il faut dire qu'ELIZA était sciemment inspiré des psychothérapies dites « rogérienne », puisqu'il ne faisait que reformuler les phrases de son interlocuteur, sans les commenter et dans le but de le relancer tant qu'il s'exprime.

L'auteur d'ELIZA, qui a plus tard pris fermement parti contre les fantasmes liés à l'Intelligence artificielle, voyait sa création comme une semi-escroquerie, mais n'a pu que constater une vérité troublante : cela fonctionnait.

En effet, les personnes qui conversaient avec ELIZA, qu'elles soient averties ou non de sa nature artificielle, et qu'elles soient conscientes ou non de sa simplicité et du fait qu'elle ne pense pas, ont souvent développé un fort rapport personnel à cette entité, allant parfois jusqu'à lui confier des choses extrêmement intimes ou à développer une forme de dépendance.

ELIZA n'a pas de mémoire, ne connaît que la dernière phrase qui lui a été dite. et répond du tac au tac, sans véritable intelligence, et bien entendu sans avoir la moindre conscience de ses actes. Il n'en est pas moins relativement irrésistible, lorsque l'on a entamé une conversation, de s'obstiner à la poursuivre malgré son caractère ostensiblement mécanique. Il en va de même avec les robots conversationnels actuels tels que SIRI.

Après tout, nous autres humains sommes capables d'halluciner des visages, des expressions, des intentions, dans n'importe quel objet, ce que l'on peut vérifier par l'expérience mais qui a aussi été établi par l'observation scientifique : l'aire du cerveau qui est dédiée à la reconnaissance des visages est stimulée par tout objet que l'on peut comparer, même très grossièrement, à une face humaine. Et ce n'est même pas une simple aptitude, c'est un phénomène que nous peinons à réprimer. Conscients de ce phénomène, les designers automobiles soignent par exemple le "visage" des véhicules et leur donnent, selon la clientèle visée, un air sympathique, enfantin, pacifique, masculin ou féminin, agressif, pervers ou colérique. Mais le visage n'est pas le seul élément qui nous fait prêter une personnalité aux objets. C'est aussi le cas de ce qui paraît capable de répondre à des stimulations de manière autonome, ou tout simplement, de ce qui est doué de mouvement, si l'on se fie à l'expérience classique menée par les psychologues Fritz Heider et Marianne Simmelen 1944 : les sujets testés visionnaient un film d'animation présentant des formes géométriques, puis étaient invités à décrire le comportement de ces objets. Malgré le caractère rudimentaire des images et le fait qu'elles ne représentent rien d'autre que des triangles et des cercles, les personnes interrogées ont prêté des intentions, des personnalités et une hiérarchie sociale aux formes qu'ils avaient vu évoluer.

Dans le cas d'ELIZA, nulle tromperie, celui qui converse avec le robot jouit d'une pleine conscience de la nature artificielle de son interlocuteur, et peut-être que cette conscience est la clé de son succès : quoi de plus rassurant qu'un objet mécanique ? La puissance des programmes de ce genre ne réside pas tant dans la qualité de leurs réponses que dans le fait qu'ils aident leurs interlocuteurs à s'exprimer et que ceux-ci lui en savent gré. Peut-être préfère-t-on parfois le confort d'un programme dévoué à interagir avec nous, sur lequel nous projetons ce que nous voulons, auquel nous pouvons

sans risque confier des secrets, ou à qui nous pouvons tout aussi impunément lancer des insultes, aux complexes et épuisants aléas des rapports entre humains⁶. Nous pouvons être heurtés ou vexés par d'infimes indications d'hostilité dans le geste d'une personne humains qui nous ouvre une porte, nous sert un verre, nous donne de l'argent, nous adresse un sourire, ou toute autre action théoriquement gratifiante, mais nous acceptons sans nous vexer qu'une porte automatique, un distributeur de boisson ou de billets de banque nous traite avec brusquerie. Parce qu'elle ne nous surprend pas la machine nous rassure.

6 C'est tout le sujet du film *Her* (2013), par Spike Jonze. Le protagoniste principal du récit, Theodore Twombly, noue une relation intense avec un système informatique intelligent, Samantha, qui le repose de la difficulté qu'il a à nouer ou renouer des relations affectives avec de véritables femmes.

3. Hanté par la machine

Les employés des centres d'appel tiennent des conversations qui obéissent généralement à des scénarios prédéfinis. Dans le cas des appels "entrants", c'est à dire lorsque c'est le centre d'appel qui est sollicité (typiquement pour un service d'assistance technique), ces scénarios contiennent une marge de liberté importante, car s'ils s'appuient sur des procédures et des usages précis, leur réussite repose aussi sur la capacité de jugement et d'improvisation des télé-opérateurs.

Dans le cas des appels "sortants" - la prospection publicitaire, typiquement -, les scénarios sont bien moins ouverts. Ils débutent presque invariablement par un mensonge : l'employé du *call-center* doit commencer par dissimuler son propre nom, et prétendre s'appeler Dominique Blanc, Dominique Legrand, Dominique Lemaire ou Dominique Leroy, ou parfois même, c'est apparemment une nouvelle mode, prétendre avoir le même prénom que la personne appelée, ou affirmer connaître quelqu'un du même nom : *"vous vous appelez Véronique ? C'est amusant, c'est mon prénom aussi ! / C'est amusant, c'est le prénom de mon épouse"*. L'accent de la personne qui appelle laisse pourtant souvent deviner qu'elle réside à Rabat, Casablanca ou Tunis⁷, origine géographique qui lui confère, statistiquement parlant, peu de chances de s'appeler Dominique Leroy. On peut le vérifier dans les annuaires en ligne du Maroc et de la Tunisie, où ne se trouve aucun abonné de ce nom parmi les résidents des villes connues pour accueillir ces centres d'appels.

La raison première de cette pratique est qu'il faut que le télé-prospecteur ait un nom immédiatement familier, un nom que l'interlocuteur sollicité n'aura pas à faire répéter, et, idéalement sans doute, un nom tellement évident, tellement lisse, que celui qui l'entend l'oublie aussitôt. Le prénom Dominique est notoirement le plus fréquent, puisqu'il est mixte : les mêmes instructions et les mêmes scénarios peuvent être soumis indifféremment à des hommes ou à des femmes. Les patronymes choisis sont généralement des noms communs, ou peuvent passer pour l'être : Leroy, Legrand, Blanc. On peut supposer qu'une des raisons à ce travestissement, dans le cas des centres d'appel maghrébins, est d'esquiver une réaction de rejet xénophobe, mais la pratique du changement de nom est aussi appliquée dans les centres d'appels situés à Amiens ou à Montrouge.

Mentir sur son propre nom n'a rien d'anodin, c'est commencer par renoncer à son identité, à son statut de personne, et dans ce cas précis, à sa particularité culturelle. On peut imaginer qu'en dehors de toutes ces raisons pratiques, cette disparition du nom a aussi pour but de faire du télé-opérateur une coquille vide qui pourra, sans s'engager en tant qu'individu responsable, en renonçant à son statut de sujet, suivre le "guide d'appel" qui lui est imposé.

Une fois son identité véritable annulée, le télé-opérateur suit donc un fil précis qui débute par quelque chose comme :

- *"Je vous contacte dans le cadre d'une étude, nous cherchons à connaître votre opinion, cela ne vous prendra que quelques instants"*.

...et doit typiquement s'achever après que l'interlocuteur aura consenti à fixer un rendez-vous, chez lui, avec un agent commercial "de terrain". Tout au long de la conversation, l'opérateur téléphonique aura eu à mentir. Mentir sur le but final de l'appel, mentir sur sa durée estimée, mentir en laissant entendre qu'il est lié à un service officiel ou à une société familière telle qu'EDF ou France Télécom, mentir, enfin, en laissant croire à l'interlocuteur que son opinion, son bien-être ou sa personne constituent son unique souci.

Sur son écran, l'opérateur voit ce qu'il doit répondre à chaque question :

Monsieur xxx est-il là ? Il est absent ? Est-ce que je peux le rappeler en fin de journée ? Il s'agit de votre conjoint ? Savez-vous que vous pouvez payer moins d'impôts grâce à la nouvelle disposition fiscale permise par la loi de finances ? Je comprends très bien que vous ne soyez pas intéressée pour l'instant, mais pouvez-vous me dire pour quelle raison exactement ? Savez-vous qu'il ne reste plus qu'un mois pour en profiter ? Cela ne vous coûtera pas cher car il est tout à fait possible d'échelonner les paiements sur cinq ans. L'économie réalisée commence dès la première année.

⁷ Pour des raisons économiques, depuis la baisse drastique des coûts de télécommunications internationales, les centres d'appel francophones sont souvent situés au Maghreb, et les centres d'appels anglophones, en Inde.

Les mots sont pesés, exempts de charge négative, prévus pour que la personne dérangée par l'appel ne parvienne jamais à faire dévier le cours prévu du dialogue, à prendre la parole autrement que pour répondre ce que l'on veut qu'elle réponde, si elle en a la patience et n'a pas raccroché rageusement au nez du "télé-conseiller" qui l'a envahie de manière impromptue et mécanique. Même sans en avoir l'assurance, nous percevons bien que la voix que nous entendons à l'autre bout du fil n'emprunte un timbre humain que pour nous cacher la machine qui décide de sa conversation. L'être humain est piloté par le programme, et placé sous la surveillance régulière d'un superviseur, en n'ayant que deux possibilités : travailler comme on l'attend de lui, c'est à dire en se comportant comme une machine, ou bien faillir, par exemple en laissant percer son humeur, en donnant une information qu'il fallait taire, en riant, en pleurant, en retournant une de ses insultes à la personne appelée. Et le télé-opérateur n'est pas seul à suivre un script mécanique, c'est aussi le cas de son correspondant, qui ne peut retrouver un semblant de contrôle sur la conversation qu'en raccrochant et qui, sinon, est lui aussi le pantin d'un scénario mécanique. Le télé-vendeur se trouve dans une situation comparable à celle d'Alex Murphy, policier de fiction laissé pour mort au début du film d'anticipation *Robocop*, déjà mentionné plus haut⁸ et dont une partie du corps devient la portion biologique d'un cyborg. Sans mémoire de son existence passée, ayant oublié jusqu'à son propre nom, agissant selon un programme, son cerveau n'est utilisé que parce qu'une machine purement électronique serait moins performante pour certaines tâches. Mais on n'attend plus de lui aucune démonstration de son humanité passée, et les scories qui persistent sont considérées comme des dysfonctionnements. Avec *Robocop* comme avec les télé-vendeurs, le fantôme n'est pas dans la machine, ici, c'est l'être humain qui est hanté par l'âme de la machine.

8 *Robocop* (1987) est un film de Paul Verhoeven. Il reprend un peu le *Frankenstein* (1818) de Mary Shelley, où une créature pensante et sensible, créée à partir de cadavres, cherche sa place dans le monde et se retourne contre son créateur. Dans *Frankenstein*, la cause du malheur de la créature est l'inconséquence du scientifique passionné. Dans *Robocop*, c'est l'avidité financière des actionnaires d'une société, OCP.